

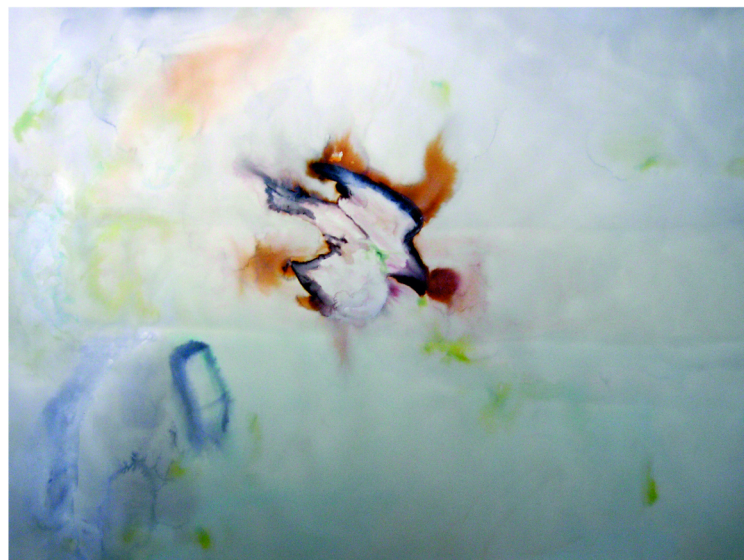
« Les oiseaux meurent-ils en vol ? »



Sans titre, 2006, encre aquarelle sur papier, 140 x 87 cm.
Photographie de l'artiste

« L'enfant tend le doigt vers un fossé. Et dans le fossé, un oiseau mort. Récemment mort. Un oiseau gris dans un fossé poussiéreux. Un lointain souvenir remonte : la femme était enfant, elle devait avoir l'âge de la fillette, elle ne sait plus, sa mémoire est tachée, elle ne peut réclamer. Elle avait trouvé cet oiseau, le même exactement, mort, dans une mare de boue. » Extrait du roman d'Eric Pessan vu par Patricia Cartereau "L'écorce et la chair", aux éditions du Chemin de fer, 2008.

Cette œuvre restitue - comme dans le roman d'Eric Pessan - le souvenir d'oiseaux morts, flottant dans l'eau, avec toutes les qualités d'une telle représentation mentale. Les souvenirs se construisent sur une réalité altérée par le temps qui, en coulant comme l'eau à l'intérieur d'un fossé, les recouvrent de divers sédiments. Retrouver l'image originelle d'un souvenir n'est pas chose facile. Après avoir écarté les fougères, il faut l'extraire des boues qui le recouvrent partiellement, retirer les feuilles mortes, les brindilles, alors seulement on peut retrouver ce souvenir flottant dans l'eau claire du fossé où se reflète maintenant le mouvement des nuages comme au premier jour.



Sans titre, 2006, encre aquarelle sur papier, 140 x 87 cm.
Photographie de l'artiste

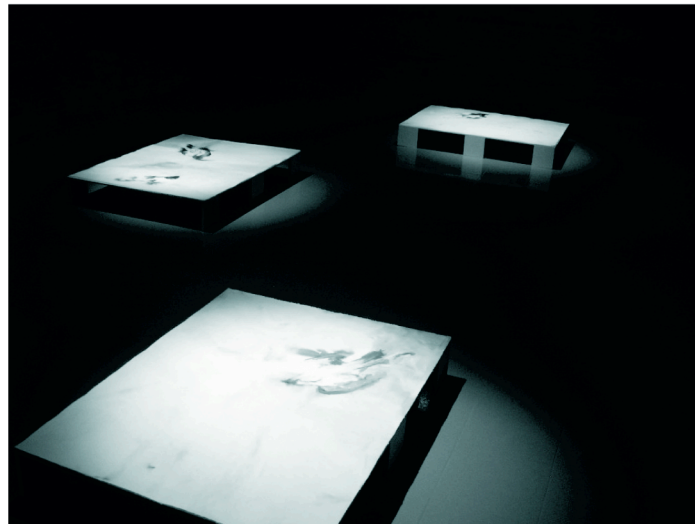
Mais en changeant l'eau du fossé, les souvenirs ont bougé et les plumes des oiseaux n'ont pas retrouvé leurs exactes positions. Ils ont un peu perdu de leur aspect d'oiseau. Les encres d'oiseaux flottant de Patricia Cartereau sont issues d'un travail de décantation du souvenir qui s'exprime plastiquement par un dépouillement extrême et par la remise en question de la

figuration. Un oiseau mort flottant dans un fossé peut-il encore être un oiseau? Ce travail met à jour le paradoxe de la représentation : ce qui est peint ne peut être la réplique de ce qui a été. La peinture est, elle-même, sa propre réalité : des formes et des couleurs autonomes évoluant librement dans l'espace circonscrit de la feuille. Les oiseaux sont morts mais la peinture des oiseaux morts est vivante. Nos propres souvenirs peuvent s'y loger et s'y reconnaître.

Le dispositif de présentation de ces encres dans l'espace de la fondation fait écho à ces questions.

Le choix des caves renvoie à un lieu éclairé artificiellement comme le sont nos souvenirs par la mémoire. Les papiers, posés à plat sur des supports légèrement surélevés du sol, libérés d'un accrochage conventionnel sur le mur, "flottent" dans une zone indéterminée, à mi-chemin entre l'espace de l'œuvre et celui du spectateur. La disposition horizontale fait bien sûr référence à la position des oiseaux dans l'eau et conserve aussi fidèlement la place que ces papiers occupaient dans l'atelier de Patricia Cartereau lorsqu'elle les a peints à plat sur le sol.

« Toutes deux regardent l'oiseau sans rien dire. L'animal est une énigme. Rien n'explique sa mort, il n'a pas été chassé ni dévoré, ses plumes sont en ordre. Il est mort, dans ce fossé. Les oiseaux meurent-ils en vol ? ». Extrait du roman d'Eric Pessan vu par Patricia Cartereau "L'écorce et la chair", aux éditions du Chemin de fer, 2008.



Les dessins dans les caves.
Exposition à la Fondation, novembre- décembre 2010

Sous l'écorce, la chair

"L'écorce et la chair" est le titre d'un roman construit sur la rencontre d'une narration d'Eric Pessan avec une série d'encres de Patricia Cartereau. Au cours d'une résidence en Italie, les deux artistes, nourris par la région et leurs univers plastiques et littéraires, mirent au point ce travail en commun. Les grandes encres de Patricia Cartereau qui furent intégrées à cette édition sont présentées lors de l'exposition « Dedans mes pas » à la Fondation.



Patricia Cartereau, dessins dans l'ouvrage *L'écorce et la chair*, vue de l'exposition au musée d'art de la Roche-sur-Yon, 2010



Giuseppe Penone, *Matrice de linfa*, Beaux-Arts de Paris, 2009, sapin, résine végétale, terre cuite, cuir, métal 127x4367x212 cm.

L'écorce est la protection naturelle qui protège le cœur de l'arbre, où coule la sève qui en assure la croissance. La chair est, à l'inverse, matière vulnérable et sensible ; privée de protection, elle est le réceptacle de toutes les agressions extérieures. La peinture de Patricia Cartereau est, à l'instar de certains travaux de Giuseppe Penone qui retire l'écorce d'un arbre pour en faire apparaître le cœur, une mise à nu de notre propre chair. L'animal, l'enfant et la nature sont les trois figures récurrentes de ces peintures. Elles nous renvoient consciemment ou non à l'imagerie des contes et des mythes, récits fondateurs pour les sociétés comme pour les individus à travers lesquels sont ravivés les souvenirs sensibles et parfois douloureux de la genèse ou de l'enfance.

Cette immersion est à première vue indolore : une jeune fille perchée dans un arbre, une biche surprise au cœur de la forêt, la branche d'un arbre. C'est le travail pictural qui donne à ces innocents sujets la capacité de plonger au plus profond de nous-mêmes et qui confère à ces images l'intensité, la violence et la magie des mythes. Parfois, le choix du cadrage, coupe, tranche, pend la figure au tableau. Une autre fois, le dessin est suffisamment ambigu pour que les branches de l'arbre paraissent être les bois d'un cerf ou pour que la chenille qui rampe sur cette branche rappelle le dessin anatomique d'une colonne vertébrale. Enfin, le médium utilisé, peinture ou encre, ménage des effets de saturation, de transparence, de diffusion, d'effacement, de dilution qui sont autant de questions pour le spectateur : cet oiseau vole-t-il ou bien est-il cloué au mur ? Cette biche apparaît-elle ou disparaît-elle ? L'habit coloré de cette grenouille ne pourrait-il pas être celui d'un prince ?

La frontière est ténue entre l'image du rêve et celle d'un cauchemar.



Patricia Cartereau, extrait de la série « Pigeons », encre aquarelle sur papier 140 x 87 cm

L'un contre l'autre

La peinture de Patricia Cartereau se construit sur un ensemble d'oppositions plastiques qui sont particulièrement visibles dans deux séries de petits formats sur papier présentées sous verre, « Muette » et « Figure/loup ».



Extraits de la série
« Figure/loup »,
encre aquarelle et
mine de plomb sur
papier japon

Cette dernière série montre un loup dessiné à la mine de plomb en présence d'une figure transparente peinte à l'aquarelle rouge. La précision du dessin du loup s'oppose à la silhouette floue du personnage comme le noir et blanc s'oppose à la couleur. La cohabitation des techniques différentes attribuées à chacune des deux figures accentue l'antagonisme entre l'homme et l'animal et exacerbe les relations qui semblent se jouer entre eux dans l'espace clos et intime du format. Comme dans cette performance de Joseph Beuys (*I like America and America likes me*, 1974) au cours de laquelle l'artiste s'enferme trois jours dans une cellule avec un chacal, ces deux-là, si différents, sont-ils sur le point de s'appivoiser ou leurs attitudes complices ne sont-elles qu'un leurre, une illusion, un désir du spectateur ?

Appartiennent-ils seulement au même monde, à la même dimension ? Regardons de plus près : nous voyons deux feuilles de papier superposées. Le loup est bien dessiné sur la feuille de dessus mais la couleur rouge de la petite silhouette vient d'une feuille placée en dessous : l'encre rouge a traversé l'épaisseur du papier lorsque Patricia Cartereau l'a mouillé. Le peintre a alors ajouté une tête à ce corps ectoplasme en apposant un petit tampon reproduisant le contour d'un visage. Les feuilles sont maintenant collées ensemble et les deux protagonistes réunis sur le même format. Comme dans un rêve, les personnages se jouent des anachronismes et des incohérences.

La série « Muette » tire sa force d'oppositions plastiques de nature un peu différentes.

La petite figure solitaire qui est représentée est peinte en rouge sur un papier japon dont la finesse est rendue évidente par son principe d'encadrement : le papier, prisonnier entre deux plaques de verre, laisse deviner en transparence la présence du mur. À la légèreté de la figure fluette qui vole ou flotte au milieu du format correspond donc la fragilité matérielle du support. Pourtant une violence évidente émane de l'ensemble de la série. Bien sûr, elle est exprimée par la manière dont la figure se perd, se noie, se dilue, se dissout dans le papier. Mais ce qui en fait l'expression d'une souffrance est la façon dont l'encre malmène le papier qui s'est rétracté au contact de l'eau et qui par endroits a fini par se percer.

Extraits de la série « Muette »,
encre aquarelle sur papier japon



Visages

En 2008, Patricia Cartereau participe à une résidence d'artiste organisée par le centre d'art contemporain de l'Yonne. Elle choisit d'établir un atelier provisoire dans la cité scolaire du Parc des Chaumes à Avallon.

Le principe qu'elle met en place avec tous les acteurs de cet établissement scolaire est très simple : chacun peut venir lui rendre visite pendant une heure ; c'est le temps nécessaire à l'artiste pour réaliser un portrait du visiteur à l'encre sur papier. Mais il faut moins d'une heure pour que s'établisse entre l'artiste et son modèle une relation d'écoute et d'observation mutuelle dont l'intensité transparait dans chacun des visages.

Venant seul ou à deux, élèves, professeurs, personnels technique et administratif se soumettent au même rituel. Pendant les présentations, l'artiste prépare ses encres et son papier, posé à plat sur la table qui la sépare du modèle invité à s'asseoir en face d'elle. Avant de commencer à peindre, elle précise : "Je ne m'attache pas à la ressemblance, quand je peins, je ne vois plus de vous que des formes et des couleurs."

L'artiste observe le modèle en travaillant. Le modèle observe le travail de l'artiste, posé en face de lui à l'envers sur la table, en train de se réaliser.



Patricia Cartereau, portraits issus de la résidence à Avallon, 2008, encre sur papier

La rapidité d'exécution interdit aux encres de sécher entre chaque passage de couleur. Les couleurs, en se mélangeant donnent aux traits du visage un caractère incertain, figé dans un état intermédiaire de sa métamorphose. Ces visages/paysages à l'intérieur desquels se jouent des tempêtes et des marées de couleurs et de matières expriment parfaitement la nature changeante, imprévisible de la relation entre l'artiste et le modèle en cours de construction.



Les portraits exposés à la Fondation, extraits d'une série de quatre-vingt-neuf encres, sont essentiellement ceux des adolescents qui ont poussé la porte de l'atelier provisoire de Patricia Cartereau. Les effets plastiques de l'encre qui donnent à voir des visages en devenir permettent d'exprimer l'état transitoire de l'âge de l'adolescence : un passage de l'enfance à l'âge adulte assombri de doutes et émaillé d'imprévisibles accidents. La fragilité de l'être et le lyrisme des sentiments sont ici parfaitement exprimés par la finesse des nuances de couleur des encres, et la relation tumultueuse qu'elles entretiennent avec le papier.